

A Heyatgens

# Est-ce que le roi d'Italie n'est pas le gendre du roi de Montenegro ?

# L'ŒUVRE

14, Rue Drouot  
Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-81  
Abonnés minuit : GUT. 59-89

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

## une nuit dans le Détroit

— Il n'y a pas de temps qui tienne, il faut partir cette nuit : on compte sur vous demain matin à Boulogne.

— C'est plus un métier ! La mer, les pirates, les mines ! Tout contre soi.

— Là-dessus Leguen (Yves-Marie), capitaine d'un vapeur charbonnier s'en fut en bougonnant, bien décidé d'ailleurs à partir.

— Alors on part tout de même ? interrogea le second dès qu'il eut mis le pied sur le plancher en équilibre instable sur le bord du quai et la rembarde du bateau.

— Bien sûr. Faut pas qu'ils manquent de charbon, ces messieurs !

Les quais du port anglais de l'autre côté du Pas de Calais témoins des embarras d'un brave capitaine au cabotage ravitaillant des usines de guerre, balayés par la pluie, étaient déserts. Les lames sous la poussée formidable d'un coup de vent d'ouest se déversaient en cascades dans l'avant-port. Dans les bassins l'eau frottée par les rafales montait à l'assaut des portes d'écluses. Le charbonnier raidissait ses amarres en fils d'acier. Le clapotis, très fort entre le mur du quai et la coque, faisait remonter l'eau par les dalots jusque sur le pont encombré de briquettes de charbon prises en surcharge.

La vapeur encore inutilisée s'échappait en grondant par les soupapes de sûreté ; les treuils raidissant les chaînes de charge embarquaient en hâte les dernières bennes de charbon, tournant et cliquetant avec un bruit de ferraille assourdissant.

Avec la pleine nuit l'heure du départ était venue.

Le pilote manœuvrait la barre à vapeur afin de s'assurer qu'aucun pépin n'envairait le bateau sur le musoir de l'écluse quand il faudrait, à un mètre près, gouverner droit dedans.

— Chacun à son poste pour l'appareillage !

Le commandement tombé de la passerelle appela l'équipage à la manœuvre. Un coup de sirène pour faire ouvrir les portes du bassin, un mouvement d'amarres pour présenter le navire sans vitesse dans l'axe de l'écluse, quelques tours d'hélice et l'avant-port haché de James courtes fit présager ce que l'on trouverait au delà de cette antichambre de la mer.

La pilote ayant accompli sa tâche débarqua dans son canot, se hâtant vers le bar prochain en quête d'un whisky chasseur d'embruns.

Le charbonnier défilant devant les jetées donna dans la grosse houle barrant la passe. La bataille commençait. Le bateau languait atrocement debout à la lame; alternativement l'avant et l'arrière semblaient s'enfoncer dans la mer et s'enlever au ciel. Les vagues déviées de la direction que leur imprimait le vent par les courants contraires du détroit, ombraquaient de chaque bord.

Au moment où le second arrivait sur la passerelle assurer que tout allait pour le mieux par le traditionnel « tout est paré », la forge se sépara sans crier gare du gaillard d'avant où elle était amarrée et vint terminer sa carrière contre le pied du mât de misaine qui résista et les côtes d'un matelot qui céda.

— Les « bouchons gras » savent tout, déclara le capitaine à son second en dominant sur mécaniciens ce surnom familier. Tout, entendez-vous, excepté faire un nœud. Voilà pourquoi ils n'ont plus de forge. Ça va bien. Moi je m'en fous.

Cette opinion sur l'ignorance des mécaniciens en matière de matelotage n'était peut-être pas définitive bien que rudement formulée, mais il fut empêché de la commenter par un coup de tonnerre qui le rappela aux réalités essentiellement mouvantes de la situation.

Un tas de briquettes de charbon arriérées sur le pont venait de partir au roulis, défonçant un canot de sauvetage, ouvrant la claire-voie de la machine et assommant à moitié le chef mécanicien, qui reprit ses sens au moment où on le hissait sur le pont, sous la douche d'un paquet de mer, coup de balai de bout en bout qui fit reluire le charbonnier comme un bateau modèle bien poli, sous un rayon de lune filtrant entre deux nuages.

Le charbonnier, tous feux éteints, continuait à s'enfoncer dans le noir, assailli par les grains glacés, mangé par la mer. Un grand vapeur faisant route à contre-bord lui passa devant le nez à moins d'une longueur, puis ce fut un voilier rangé de si près qu'une voix courtoisée

## Histoire de Cachets

Albert Savarus nous a dit, l'autre jour, avoir compté quarante-deux cachets sur le fac-similé, publié par le Journal, d'une demande de renseignements adressée à l'autorité militaire par un sous-secrétaire d'Etat. Ces cachets avaient été récoltés dans les divers bureaux où la transmission hiérarchique, aller et retour, conduisit la demande en question.

Je l'étonnerai bien davantage en lui disant que cet estampillage n'est nullement réglementaire ; la tradition et la routine seules l'exigent.

Un colonel, de mes amis, s'avisait, un jour, de penser qu'aucun cachet n'étant nécessaire pour authentifier son nom au bas des actes les plus importants de sa vie civile aussi bien que de ses engagements financiers, il pourrait, peut-être, en être de même dans le militaire. Le compte rendu « Rien de nouveau » ou l'état « Néant » lui parurent devoir mériter autant de créance, revêtus d'une signature toute nue.

Il estima même que le timbre traînant dans les bureaux était plutôt destiné à falsifier les signatures qu'à les légaliser ainsi que le prouvaient certaines permissions timbrées par quelque secrétaire complaisant.

Le général de brigade, qui n'avait sans doute pas autre chose à faire, s'étant aperçu de la chose, demanda des explications. Le colonel se retrancha derrière l'absence de toute réglementation sur la matière. Il en résulta un grand émoi à l'état-major. On feuilleta le B. O. (recueil des décisions ministérielles) ; on compulsait l'édition méthodique et l'édition chronologique, la partie réglementaire et la partie supplémentaire ; on fit appel aux archivistes les plus compétents. On ne trouva rien.

A la vérité, le B. O. contenait bien la description d'un timbre ; mais il n'était obligatoire que pour les intendants. Le général décida néanmoins que, par analogie, le colonel userait d'un sceau pareil. En même temps, il l'invita à faire preuve de moins d'originalité, s'il ne voulait pas nuire à son avancement. Quelle que fût, par ailleurs, la valeur de ce chef de corps, l'armée et le pays risquaient d'être privés de ses services pour un cachet !

Devenu général, mon ami crut pouvoir renouveler sa tentative d'initiative. Cette fois, ce furent ses inférieurs qui protestèrent. Un commandant de recrutement se déclara sans autorité pour faire subir à un réserviste une punition légère pour manquement à une revue d'appel, le bulletin qui la prescrivait étant dépourvu du rond bleu traditionnel.

Notez que, sur le champ de bataille, un billet, signé au crayon, envoie quelquefois cent mille hommes à la mort. Hors de là on ne peut déplacer le bouton d'un caleçon sans un sceau officiel !

Veut-on qu'il n'en soit plus ainsi ? Veut-on comprendre enfin que commander n'est pas écrire ? que mieux vaut aller voir que se faire rendre compte ?

Il n'y a qu'un moyen : enlever aux chefs qui écrivent et font écrire leurs porte-plumes, c'est-à-dire les secrétaires qui pullulent dans les bureaux des états-majors et des ministères.

Tant que l'on ne commencera pas par là, toute circulaire recommandant la diminution des écritures ne sera qu'un papier de plus.

## LE LOUVRE EST PRIS

Hier, 12 janvier 1916, les Autrichiens ont pu expédier enfin un télégramme dont l'encre avait probablement blanchi, car il attendait depuis le 1<sup>er</sup> août 1914 qu'on le sortit de son tiroir, pour le lancer dans la circulation : *Le Louvre est entre nos mains.*

Avant les saignées des deux guerres de 1912 et 1913, le Montenegro pouvait mettre sous les armes cinquante mille hommes, à condition de n'oublier ni les plus jeunes, ni les plus vieux. Combien en restait-il au commencement de la grande guerre ? Trente-cinq mille peut-être, et cette poignée d'hommes a tenu presque dix-sept mois.

Honneur éternel aux Monténégrins ! direz-vous. Non, nous n'avons pas le droit de rendre hommage, aux héros dont la force commença à fléchir et qui vont succomber bientôt.

Nous n'avons que le droit de nous taire et le devoir de nous cacher toutes les fois que nous rencontrerons un Monténégrin, éventualité bien chimérique d'ailleurs, car s'il en existe encore quelques douzaines, ils ne sont pas ici.

Au reste, nous ne sommes pas les seuls à qui s'impose ce devoir d'humilité et de silencieuse décence. Donc, pas de cris d'admiration, pas de condoléances : elles seraient dérisoires et injurieuses.

Quant à l'Autriche, elle peut se dire heureuse qu'il existe encore des nations grandes comme un département ; sinon, elle ne connaîtrait jamais les joies de la victoire. — *ACHILLE PLISTA.*

## Les Communiqués

**15 heures.**  
Aucun événement important à signaler au cours de la nuit, sauf entre Argoonne et Meuse où nos batteries ont dispersé des groupes de travailleurs ennemis dans la région de Malancourt.

**23 heures.**  
Deux hydravions ennemis ont jeté huit obus sur Dunkerque, ne causant que des dégâts matériels insignifiants.

Au nord de l'Aisne, nos canons de tranchée ont bouleversé les ouvrages de l'adversaire à l'ouest de Soupir.

En Champagne, notre artillerie a bombardé efficacement les tranchées allemandes au nord de Maisons-de-Champagne et à l'est de la butte de Souain.

En Argonne, les Allemands ont fait exploser à la cote 285 (Haute-Chevauchée), une mine qui a produit un vaste entonnoir autour duquel un assésif combat à la grenade s'est poursuivi toute la journée. Nous avons forciement organisé le bord sud de l'entonnoir.

Entre Argoonne et Meuse, l'ennemi a tenté une attaque avec émission de gaz suffocants dans la région de Forges. Les mesures de protection voulues ont été prises en temps opportun et nos tirs de barrage ont empêché l'ennemi de sortir de ses tranchées.

Sur les Hauts-de-Meuse, dans la région de Galigne, un tir de notre artillerie a provoqué une explosion et un incendie dans les tranchées ennemies et détruit des abris de mitrailleuses.

Dans les Vosges, notre artillerie a détruit deux ouvrages allemands dans le secteur de la Fecht.

## Trois chefs pour... quatre employés

Au ministère est un bureau où peinent quatre-vingt employés ; Ils arrivent en grands chapeaux, Sous de gros dossiers tout ployés.

Sans ajouter, comme l'humoriste qui a commis cette anodine plaisanterie sur les ronds-de-cuir, que le premier d'entre eux n'a rien à faire, que le second s'occupe de la même affaire, que le troisième attend qu'on sorte et que le quatrième attend qu'on lui apporte ce que les autres ont fait pour le classer, ce bureau a droit à une mention spéciale dans tout le ministère.

Ce n'est pas que les quatre fonctionnaires qui nous intéressent manquent de travail. Ils en ont suffisamment pour justifier les modestes appointements qu'on leur alloue. Que leur conscience soit tranquille, ils gagnent honnêtement leurs cent cinquante francs par mois. Mais il se trouve que ces quatre em-

## LA CRISE des Transports

La crise des transports ! Il n'est pas permis, à Rouen, d'en rendre nos braves alliés responsables, comme au Havre, où notre grand port maritime est en partie accaparé pour les besoins des armées anglaise et belge. Ici, l'encombrement du port à d'autres causes moins facilement acceptables. Il est dû au manque d'organisation qui dure depuis le début de la mobilisation et qui subsistera jusqu'à la fin des hostilités, si l'on ne se décide à y mettre bon ordre. Et cela, à ce que m'assurent les baleliers, n'est pas impossible.

Le port est encombré, comme il convient à un port français qui commerce. Mais c'est un chaos incroyable. Les bateaux sont garés en dépit du bon sens et amarrés pis encore. Les péniches sont immobilisées, pêle-mêle.

A l'He-aux-Cerises, on voit des files interminables de bateaux. Il y en a de quinze à vingt côte à côte. Ces bateaux sont de toutes sortes. Les péniches voisinent avec les chalands amarrés sur des ancrs mouillées en rivière ou bien aux piquets des barrières des prairies, quand ce n'est pas aux arbres fruitiers, à moitié déracinés pour la plupart.

Sur un point, j'arrive à compter quarante-neuf bateaux, gros et petits. En suivant la rive gauche de la Seine, il s'en trouve jusqu'en amont du chantier Houssin, à Amfreville-la-Mi-Voie, à cinq kilomètres du Pont de pierre de Rouen. Sur un très petit espace, il y en a, soixante et un, avant d'arriver à l'usine Kettinger. Cela continue ainsi aux environs : à Lescure, par exemple, et du passage d'Euaplet au Pont-des-Anglais.

Au Cours-la-Reine, il ne reste plus une place, de même, au Pré-aux-Loups. Ici et là, il y en a tant et tant qu'il est impossible de les compter. Il en est encore d'autres qui attendent à Croisset, à Bussard, dans les files, dans le port maritime, un peu au petit bonheur.

On compte actuellement près de quatre cent cinquante bateaux chargés qui stationnent, faute de remorqueurs, sans compter des centaines de bateaux vides qu'il est difficile de dégager dans ce désordre perpétuel.

Dans quelles conditions s'opèrent les départs ? J'ai interrogé des mariniers, qui bâillaient sur leurs péniches. Il y en a qui attendent des « Tritons » depuis quinze jours et qui n'espèrent pas être partis avant un mois. D'autres sont plus favorisés. Les « Gâtées » doivent les amener dans une vingtaine de jours.

Si les départs ne sont pas plus nombreux, c'est autant à cause de la pénurie de remorqueurs que de l'encombrement qui règne au port et sur les quais. On devine les difficultés qu'il faut vaincre pour prendre une péniche perdue au milieu d'une longue file de bateaux. Le pilote est obligé de « suspendre », comme disent les gens du métier, les autres chalands sur la file précédente, de sorte qu'il n'est pas rare de voir vingt-cinq bateaux en rang.

La prise de vent est forcément nulle et le courant insignifiant. Pour y suppléer, chaque fois qu'un bateau sort, les autres doivent relever les ancrs, et, comme les ancrs sont généralement enchevêtrés les uns dans les autres, il arrive que des avaries plus ou moins graves se produisent.

Le remède à cette situation impossible m'a été indiqué par le patron d'une péniche en détresse.

— Les gardes de navigation ont peur de sévir contre les bateaux des compagnies et de leur faire respecter les longueurs établies... A défaut de discipline, ne pourrait-on recommander aux capitaines de remorqueurs de placer les bateaux de leurs convois en longueur, plutôt qu'en largeur. Il y a de la place plus haut. Il serait préférable d'être quelques centaines de mètres plus loin que de se trouver dans un pareil fouillis. Les remorqueurs y gagneraient du temps et, par conséquent, de l'argent. Il leur arrive de mettre quatre heures pour un seul chaland, c'est-à-dire pour l'ouvrage d'une demi-heure, au plus. Voilà qui n'avance guère les choses.

Mais la petite balelière ne réclame pas seulement des bateaux. Des remorqueurs et des péniches, c'est très bien, mais il faut aussi des hommes pour les conduire. Et ces hommes sont des spécialistes. On a vu de rares auxiliaires,

## Pour qui sont les Polonais ?

Les Russes avancent de trois kilomètres par jour. Ils sont 800,000 en Bessarabie. Les Autrichiens reculent, et des régiments tchèques se rendent sans combat.

Ce ne sont pas des blagues, ni des communiqués complaisants. C'est dans les journaux de Vienne et de Bucarest. Le Japon a donné les fusils. La grande marée des armées russes va de nouveau inonder « notre chère province de la Prusse orientale » comme l'appelait avec un trémolo dans la voix le Manchot cancéreux.

Sera-ce, cette fois, définitif ? Cette suprême partie se joue presque entièrement en territoire polonais. Car, pas plus sous la vague russe que sous la vague allemande, la population indigène ne disparaît. Ils sont toujours les trente millions de Polonais qui, pour n'avoir pas d'armes, n'en constituent pas moins un facteur essentiel de l'échiquier. Selon leur sympathie ardente ou leur mauvaise volonté passive, on sera en pays ami ou en pays hostile.

Pour qui sont-ils ? Ils sont pour les Russes ! Et cela est assez attendu, en somme, car, des trois Polonais, l'autrichien paraissait la plus loyaliste avant la guerre.

Supérieurs en culture aux Russes, impénétrables au brutal génie prussien, les Polonais s'étaient moins heureusement défendus contre l'esprit dissolvant de la bureaucratie viennoise. Ce byzantinisme désenchanté, qui se roidit dans une élégance de parade, s'adaptait à certains défauts de leur caractère, lui-même fatigué par l'Histoire. Les Galiciens, restés polonais de cœur, avaient fini par penser un peu en Viennois. Ils en oublièrent les 18,000 martyrs de 1846, assassinés par Metternich, qui payait 10 gulden pour un Polonais mort et 5 gulden seulement pour un Polonais pris vivant. Le libéralisme récent du régime autrichien, qui leur permettait d'avoir leur langue et leurs écoles, leur glissait son poison endormeur dans les veines.

L'occupation russe les réveille ! Pourtant, elle commit d'abord l'erreur de vouloir convertir les Uniates à l'orthodoxie, zèle intempestif dont Ferdinand de Sofia s'empara aussitôt pour effrayer ses Bulgares du spectre de la persécution religieuse. Mais le tsar Nicolas conquiert les Polonais, ayant été conquis lui-même par leur intelligence et leur douceur. Un ambassadeur russe adroit, le comte Benckendorff, à Londres, acheva l'ouvrage. Il sut leur montrer, derrière la puissante Russie, la libérale Angleterre et la France généreuse, qui ne les abandonneraient plus !

Voilà comment tous les Polonais, même ceux d'Autriche, sont maintenant pour les Russes. Nous y sommes bien pour quelque chose ; car ils nous aiment. Sur 15,000 Polonais habitant la France en 1914, deux mille s'engagèrent.

Nous possédons un capital de sympathies dont l'importance, pour la guerre d'aujourd'hui comme pour l'équilibre européen de demain, ne saurait se calculer. Ménageons-le bien !

Maurice de Waleffe

qui ne connaissent rien à ce travail pour lequel on les a tout à coup désignés en vue de remédier à la crise des transports par eau et qui, malgré une évidente bonne volonté, ne rendent aucun service. On a commis une erreur, qu'il convient de reconnaître et de réparer. Les pilotes, les mécaniciens, les marins mobilisés ne sont pas moins indispensables que les ouvriers des usines de guerre. Et il suffirait, à en croire des gens de métier, d'en rendre trois ou quatre cents pour qu'on s'aperçoive immédiatement d'une amélioration sensible. A l'autorité militaire de juger si l'expérience vaut d'être tentée.

**Chez nos alliés**

**A travers la Norvège et la Suède**

**L'arrivée à Bergen**

Le 2 novembre.

L'approche de la terre se fait déjà sentir, des navires apparaissent : voiliers caboteurs, vapeurs d'assez fort tonnage, puis plus loin des bateaux de pêche et, enfin, une ligne grise qui se dessine droit devant nous. Rapidement, cette ligne s'affirme et la côte se profile, rocheuse, sans végétation, d'abord basse, presque au ras de l'eau, puis s'élevant en énormes roches basaltiques qui prennent de plus en plus de hauteur puis se perdent en des collines boisées qui s'élèvent, elles-mêmes pour former une chaîne de hautes montagnes aux cimes recouvertes de neige. C'est un paysage grandiose, mais désolé. On dirait une terre déserte. Mais en approchant davantage, apparaissent les coquettes maisons de bois, peintes de couleurs vives, au milieu de prairies et de jardins ; des villages, une ville.

Le timbre de la machine retentit et l'hélice s'arrête. Ne voyant rien sur mon bord, instinctivement je me porte sur l'autre. C'est le pilote qui accoste dans une embarcation robuste, au grément lourd et bas, mue par un moteur à pétrole. Par une courbe gracieuse, elle vient raser notre flanc ; avec une agilité surprenante, le pilote déboult sur son bastingage, se tenant d'une main à ses haubans, se suspend à une échelle de corde pendant le long de notre bord et saute bientôt sur le pont.

Quelques minutes et nous entrons dans les fjords où la grande houle lente vient se briser sur les roches qu'elle étime. Une heure après, au détour d'un coude brusque, nous apercevons, ramassée au fond d'une anse, Bergen, la vieille cité norvégienne.

Rapide est l'accostage. La douane monte à bord. Elle n'est pas curieuse. Nous sommes tout étonnés de débarquer sans aucune question, librement, entourés de visages curieux mais aimables, sur lesquels nous lisons le bon accueil. Il me semble que je sors d'un long cauchemar, que je recommence à vivre, que je suis redevenu libre.

Regardant à terre le Mira dont je n'avais pas bien distingué la silhouette, dans la nuit, à Newcastle, je remarque, peinte sur son flanc, de chaque côté du nom écrit en lettres énormes, en avant et en arrière de la cheminée, deux grands pavillons norvégiens dont les trois couleurs resplendissent sous le soleil.

Le jour comme la nuit, le Mira avait signalé sa présence, affirmant ses droits de neutre.

**De Bergen à Haparanda**

Du 2 au 5 novembre.

Débarqué à 14 h. 30, à 18 h. 30 je roulais vers Haparanda, long trajet de 63 heures. Matériel de tout premier ordre. Sleeping pour première et seconde classes, couchettes pour troisième, wagon-restaurant. C'est un confort inconnu sur nos lignes françaises. Mais, par contre, quelle lenteur ! Il est vrai que nous traversons un pays des plus accidentés, que la voie est unique, que la ligne a été construite avec économie, presque sans ouvrage d'art, que les changements brusques de température produisent des mouvements de sol imprévus, ce qui rend toute vitesse impossible.

Sauf de Bergen à Christiania, dans la traversée de la grande chaîne scandinave où se rencontrent les sites les plus étranges et les plus variés, le paysage, toujours le même, rappelle à s'y méprendre nos grandes Vosges, le col du Bonhomme, Gérardmer, la Schlucht, le Hohneck, la vallée de Munster, qui sont actuellement le théâtre de si rudes combats. Des bois : pins, sapins, pichpins, bouleaux, sorbiers ; des lacs gelés, de loin en loin un vallon cultivé, le tout déjà sous une épaisse couche de neige. De-ci de-là une maison de bois avec son maigre panache de fumée ; quelques petits villages, en bois aussi ; des vallées d'architecture rudimentaire.

Un silence particulier règne sur cette nature morte, les bruits du sol sont éteints par l'épaisse couche de neige. C'est triste, désolé, pauvre.

Pendant la traversée de la Norvège, le public et le personnel sont aimables. C'est la neutralité sympathique.

Dès le départ il faut remplir un nouvel imprimé. Cela ne surprend plus. Si on avait seulement quelques nouvelles de France ! Mais sur la ligne les journaux français sont inconnus, ceux que j'avais trouvés à Bergen dataient de douze jours et j'en avais acheté à Londres, datés seulement du 30 novembre !

Un peu avant d'arriver à Charlottenberg, à la frontière suédoise, j'aperçois sur la droite de la ligne un monument en granit qui marque cette frontière : deux femmes grossièrement sculptées, d'un type quelconque, sans style, s'appuyant de chaque côté d'une stèle avec inscription.

Charlottenberg. La douane suédoise, plus curieuse que la douane norvégienne, visite les bagages avec soin. Les fonctionnaires et le public sont d'une correction absolue ; mais plus de cordialité, c'est la neutralité rigide. Français, Anglais, Russes sont regardés qu'on aimerait mieux savoir ailleurs. Non que les Suédois nourrissent contre nous un sentiment de sourde hostilité, mais ils sont si peu chez eux. Des milliers d'Allemands expulsés de Russie ont formé en Suède des colonies puissantes, centres d'espionnage et d'affaires. Les Suédois eux-mêmes en sont les victimes.

Au départ distribution d'un nouvel imprimé ! Le service des chemins de fer suédois est bien spécial. Les trains s'arrêtent dans les gares sans que personne en annonce le nom. Ils repartent au bout d'une demi-minute ou d'une heure, sans un signal, sans un coup de sifflet. Il semble que les voyageurs ne soient que des colis. Il est vrai qu'on n'a pas besoin de descendre : on trouve dans le train tout ce qu'il faut ; mais il serait si bon, quand les arrêts sont un peu longs, de faire les cent pas sans risquer de voir le train vous fausser tout à coup compagnie. Il faut se résigner à notre prison roulante.

Avant la guerre, la ligne n'allait que jusqu'à Karungin. Elle transportait peu de voyageurs dans son unique train quotidien, ce qui explique peut-être ce service si particulier. Aujourd'hui encore, en dehors des voyageurs venant de Bergen, on pourrait facilement compter ceux qui montent ou descendent en cours de route. Mais pour ces voyageurs qui sont nombreux, pour le transit des marchandises la ligne a été prolongée jusqu'à Haparanda, petite bourgade à la frontière même, sur la rive droite du fleuve Tornea qui vient se jeter à l'extrême nord de la Baltique. Les travaux ne sont pas encore achevés, les gares ne sont pas construites ; la voie, posée à même le sol, a besoin de réfections constantes. La marche, déjà si lente, se ralentit encore. Il faudra deux heures pour faire trente kilomètres.

P. B.

(A suivre.)

**Des Serviteurs qui ne servent pas**

On se plaint de l'arrêt des affaires ; on se plaint de la rareté de la main-d'œuvre ; on se plaint de la hausse de tous les produits ; on se plaint de la difficulté de trouver du travail ; on se plaint des salaires de famine ; on se plaint... Enfin tout le monde se plaint : producteurs, consommateurs, patrons, ouvriers, employés. Et tous ont plus ou moins raison, suivant le cas.

Mais nous, à l'Œuvre, nous nous plaignons surtout de l'administration et des fonctionnaires qui ont pour mission de remédier au mal dont chacun se plaint et nous avons encore bien plus raison que tout le monde.

Nouvelle preuve avec pièces à l'appui : M. G. Coustou était industriel à Roubaix et, à l'approche des Allemands, il vint à Paris où, grâce à son activité et aux moyens d'action dont il disposait, il put reconstruire ses ateliers et reprendre ses affaires.

Quand il apprit que d'Allemagne on allait rapatrier des civils emmenés en captivité, il pensa que dans le nombre se trouveraient des Roubaixiens et probablement d'anciens employés de sa maison. Il adressa donc la dépêche suivante au commissaire spécial de la gare d'Annemasse, la ville frontière de la Haute-Savoie où sont reçus les réfugiés à leur entrée en France :

Paris, 21 décembre 1915.

Monsieur G. Coustou, industriel à Roubaix, ayant remonié ses ateliers à Paris, prévient les personnes ayant fait partie de son personnel, à Roubaix, qu'il est à même de les occuper dans ses ateliers de Paris et de leur donner des emplois correspondants à ceux qu'ils tenaient dans ses usines de Roubaix.

G. COUSTOU.

Mais M. Coustou ne s'en tint pas à cette dépêche et sachant, sans doute, qu'on ne saurait trop mettre les points sur les i, quand on s'adresse à un fonctionnaire, il confirma son télégramme par la lettre qui suit, mise à la poste le même jour :

Paris, 21 décembre 1915.

M. le Commissaire spécial, J'ai l'honneur de vous confirmer la dépêche que je vous ai adressée ce jour, vous priant de m'envoyer toute personne se recommandant de moi, comme famille, employés et ouvriers, et vous remet sous ce pli une lettre que je vous serais très obligé de faire afficher dans vos bureaux, de façon à ce que les évacués de Roubaix puissent en prendre connaissance.

Etant moi-même industriel à Roubaix et occupant dans cette ville un nombreux personnel, je serais très heureux de donner du travail à tous mes employés et ouvriers qui auraient pu profiter de l'évacuation qui se fait actuellement.

Vous remerciant à l'avance et dans l'espoir d'être honoré d'une réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur le Commissaire, l'assurance de ma parfaite considération.

G. COUSTOU.

Voilà les pièces. Et maintenant, que pensez-vous qu'il arriva ?

C'est bien simple : la lettre de M. Coustou ne fut jamais affichée dans la salle où étaient reçus les réfugiés et aujourd'hui, 12 janvier, l'industriel attend encore une réponse de M. le commissaire spécial.

Plains-toi, bon contribuable, mais plains-toi donc !

M. S.

**Jeunes prisonniers allemands**

Un convoi de prisonniers allemands est passé avant-hier en gare de Troyes. Ces prisonniers appartiennent aux jeunes classes qui viennent d'être levées. Quelques-uns n'avaient pas fait un séjour de trois semaines dans les dépôts quand ils ont été envoyés sur le front.

**Le gouverneur du Congo belge**

Le Havre, 11 janvier. — M. Félix Fuchs, gouverneur général du Congo belge, a demandé sa mise à la retraite ; son successeur sera le colonel Henry, actuellement vice-gouverneur général de Boma.

**Hors d'Œuvre**

**Les Péripatéticiennes de la charité**

Mais non. Il n'est pas nécessaire d'aller se promener sur l'esplanade des Invalides, par un jour de beau temps, pour rencontrer de redoutables dames de charité qui assaillent sans pitié les passants sans défense.

Allez n'importe où dans Paris ; c'est le même prix, et c'est très cher.

Allez au théâtre ou au concert : pendant l'entracte, cinq dames successives, plus terribles cent fois que les plus terribles ouvreuses du temps de paix, viendront vous proposer un catalogue des chansons de M. Botrel ou un autre imprimé dénué de tout intérêt, ou une petite saleté de bazar dénuée de toute valeur, mais dont le coût est de cinquante centimes.

— Vous ne pouvez pas refuser, Monsieur, c'est pour l'Œuvre du Paquetage du Réformé.

Si vous demandez à la dame en vertu de quelle autorisation elle exerce son industrie charitable, elle vous répondra avec hauteur :

— Me prenez-vous pour une voleuse, Monsieur ?

Et vous, on vous prendra pour un mufle.

Que si vous opposez simplement la force d'inertie aux cinq quêtesuses de l'entracte, vous n'y gagnerez rien ; car une sixième dame opérera une contre-attaque pendant l'acte suivant et, s'interposant entre vous et la scène, vous masquera le spectacle jusqu'à ce que vous ayez craché vos dix sous.

Vous me direz que c'est bien fait pour les gens qui vont au théâtre en temps de guerre.

Mais si vous allez au restaurant, vous verrez surgir, dès les hors-d'œuvre, une charmante personne armée d'une corbeille enrhumée où vous serez invité à déposer une bouteille de vin vieux ou un paquet de cigares. C'est pour les blessés... Du moins, il paraît. En tout cas, si vous prenez des renseignements, vous apprendrez que la charmante quêteuse est la fille du restaurateur. C'est une garantie.

Mieux que ça. Certaines tenancières de chalets de commodité ont leurs œuvres de guerre, pour lesquelles elles réclament un sou supplémentaire aux clients.

Je n'ose même pas vous conseiller de rester chez vous. Car vous verrez arriver une déléguée de l'Œuvre des Veuves Provisoires, œuvre destinée à moraliser les femmes des mobilisés, au moyen de petites brochures, et à les empêcher de faillir en l'absence de leur mari.

Et le plus beau miracle de la guerre, c'est que tant d'œuvres charitables ne dégoûtent pas les Parisiens de la charité.

ZETTE

**Bien fait pour les mercantis !**

L'ordre du jour suivant vient de paraître dans un secteur du front :

« Tout soldat qui achètera des denrées à des prix excessifs sera puni de peines disciplinaires laissées à l'appréciation du chef de corps. »

La mesure est radicale, et nous rappelle celle prise, en temps de paix, par le colonel d'un régiment où s'étaient produits des vols fréquents dont on n'avait pu découvrir les auteurs.

Le colonel prit la décision suivante : « Tout homme qui se plaindra d'avoir été victime d'un vol sera puni de huit jours de prison. »

A dater de la publication de cette décision, on n'entendit plus parler de vols dans le régiment. Et les voleurs furent désormais tranquilles.

Ainsi, dans le secteur dont nous parlons plus haut, les soldats ne se plaindront plus jamais d'avoir été exploités par les mercantis.

Ce sera une grande sécurité pour le commerce.

**Compensation**

Sur l'initiative de l'évêque de Bamberg, le clergé bavarois recueille des fonds pour élever au centre du royaume, c'est-à-dire à Nuremberg, une église qui sera consacrée à la commémoration de la présente guerre.

Il semble que la présente guerre laissera assez de souvenirs à tout le monde, même aux Bavarois, pour qu'on se la rappelle sans qu'il soit besoin d'édifier pour cela une église commémorative.

Mais allez donc comprendre quelque chose à la mentalité de gens qui, en l'honneur de la guerre, bâtissent des églises et démolissent des cathédrales.

**Eloquence**

En donnant le texte du discours prononcé par M. Latappy, doyen d'âge, à l'ouverture de la séance du Sénat, la plupart des journaux ont supprimé deux phrases très remarquables qui figurent fort heureusement dans le compte-rendu du Temps :

« D'ailleurs, les années ne comptent pas quand elles sont étayées par la jeunesse du cœur. »

« Mais permettez-moi de vous dire qu'une longue expérience m'a appris que la longévité se développe surtout par le culte de la République et la pratique de la vertu. »

Cette recette pour vivre vieux n'est pas absolument infaillible.

Elle a réussi autrefois à Platon et au vertueux Roland ; elle réussit aujourd'hui à M. Méline, à M. Ribot, à M. de Freycinet et à M. Clemenceau.

Mais Robespierre, Saint-Just, Marat et bien d'autres personnages contemporains qui, malgré quelques travers fâcheux, faisaient profession de pratiquer la vertu et de chérir la République n'ont pas eu comme récompense le bénéfice de la longévité.

**Indiscrétion**

Un maréchal des logis appartenant au 7<sup>e</sup> corps recevait le 29 décembre un pli recommandé provenant de l'étranger et par lequel son père lui envoyait un mandat de 20 francs.

Il recevait le pli... mais le billet n'était plus à l'intérieur. Et, sur l'enveloppe, était apposée cette mention : « Ouvert par l'autorité militaire. »

Nous avons entendu dire qu'une lettre recommandée ne pouvait être ouverte par l'autorité militaire qu'en présence de l'intéressé et du capitaine de sa compagnie.

Cette guerre a changé bien des choses ; mais nous ne sachions pas, jusqu'à présent, qu'elle ait amené une simplification des formalités.

**L'escrime pour les aveugles**

Le professeur Georges Dubois est arrivé à réaliser un projet généreux, bien que d'apparence paradoxale.

Il met l'escrime à la portée des aveugles, qui pourront pratiquer cet art (ou cette science) grâce à quelques conventions à peine plus gênantes que celles admises entre les « voyants » en matière d'assaut.

Car Georges Dubois insiste sur ce point : à la suite de quelques leçons données d'après les principes de sa méthode, les aveugles pourront non seulement plastronner, mais faire assaut entre eux.

On peut croire sur parole l'excellent maître d'armes, qui est sans doute l'escrimeur de France qui possède le plus pleinement son art, non seulement au point de vue sportif, mais au point de vue psychologique. D'ailleurs, Georges Dubois se réserve de faire très prochainement une démonstration publique qui apportera une preuve convaincante à ceux qui ont des yeux pour voir, et une nouvelle consolation à ceux qui ne voient plus.

**Voyages**

Un de nos critiques militaires les plus répandus à l'habitude de donner à ses articles des titres qui semblent des annonces de trains de plaisir.

Citons, parmi ces voyages économiques :

- De Verdun à la Vilna
- De la Manche au Bosphore
- De l'Oise au Nièmen
- Du Mont-Télu au Mont Loucen
- De l'Yser à la Rawka
- Des Vosges aux Balkans
- Des Hauts-de-Meuse aux Karpathes
- De Calais aux Dardanelles

Hier, à court d'imagination géographique, il cherchait vainement ses deux points terminus.

— Si vous preniez : « Des Marches de l'Est aux Echelles du Levant » ? lui proposa un confrère tout à fait civil.

Mais ce titre a semblé tout de même trop poétique à l'éminent stratège. En fait d'échelles, il ne connaît que celles des cartes d'état-major, et celle où, chaque jour, il fait monter ses lecteurs.

**Logique**

En deuxième page d'un grand quotidien du 10 janvier :

A la suite de la plainte déposée ces jours derniers par une cliente naïve des professeurs Tyl et Voillin, directeurs de l'Institut hypno-magnétique (?), établi 4, rue de Rivoli, une enquête était ouverte contre les agissements suspects des deux mystérieux personnages.

Les deux compères, pour lesquels l'avenir des gens crédules n'avait plus de secrets appartenant... à la garde républicaine et étaient employés, en dehors des heures de leurs consultations, dans les bureaux du colonel de la garde !...

Quinze jours de prison viennent d'être infligés aux deux prétendus magnétiseurs.

Oui, mais en quatrième page, dans le même numéro, on lit cela :

HYPNO-MAGNETISME. Influence pers. Mystères du somn. Méth. infail. Cours compl. en 4 leçons à la portée de tous. Succ. rar. Notice gratis s. demande. Institut Hypno-Magnétique, 4, rue de Rivoli, Paris.

Ceux des clients qui lisent les quatre pages du journal vont être bien embarrassés.

**L'arquebusier du roi**

Sur un magasin du passage de l'Opéra, on trouve cette enseigne :

FIRMIN GAYMIC

Arquebusier

DU ROI DES HELLÈNES

Arquebusier du roi des Hellènes... C'est une profession où il doit y avoir actuellement de la morte-saison.

**AVANT L'ASSAUT contre Salonique**

Tandis que le Monténégro, de plus en plus étroitement enserré dans l'étau des armées austro-allemandes et presque agonisant de faim, se débat héroïquement et qu'Austro-allemands et Bulgares descendent vers l'Adriatique par tous les défilés des Alpes albanaises, les forces bulgares-allemandes concentrées le long de la frontière grecque, de Monastir à Petritch, pressent fiévreusement leurs préparatifs d'attaque contre nos positions en Macédoine.

Entre Guevgueli et Doiran, les avant-postes bulgares sont au seuil même de la Grèce, couvrant l'approche de grandes masses d'hommes et d'artillerie. Les brigades allemandes qui étaient concentrées depuis une quinzaine près de Vélès sont arrivées à Doiran, accompagnées d'un imposant parc de siège et d'une brigade de cavalerie hongroise. D'autre part, des contingents austro-allemands, dépassant l'effectif d'un corps d'armée et disposant également d'une puissante artillerie lourde et de nombreux canons de montagne, sont réunis à Monastir et dans les environs, tandis que plusieurs régiments bulgares, rappelés de l'Albanie du sud, se sont avancés au nord de Vodena, jusqu'au bord de la frontière grecque. Sur le flanc droit des Alliés, vers Petritch, des informations sûres signalent des concentrations bulgares appartenant à la troisième armée et l'on sait depuis longtemps que des formations turques, dont l'importance seule prête à discussion, se trouvent en Thrace bulgare où elles viennent de recevoir l'artillerie et les munitions qui leur manquaient.

L'ensemble de ces forces peut être évalué à 350.000 hommes. La masse principale — 220.000 Germano-Bulgares — débouchant des fortifications élevées depuis un mois de Guevgueli à Doiran, foncera sur le camp retranché de Salonique par la vallée du Vardar. Les divisions austro-allemandes de Monastir — 60.000 hommes avec les contingents bulgares et les irréguliers — chercheront vraisemblablement à nous atteindre de flanc en suivant, à travers le territoire grec, la ligne ferrée de Monastir à Salonique, par Florina et Vodena. Les corps bulgares de la troisième armée et leurs alliés ottomans — 60 à 80.000 hommes — venant de Petritch, marcheront sur Salonique par la voie de Sérès.

Les points de concentration choisis par l'ennemi, l'effectif différent des armées réunies par lui à ses trois bases d'attaque, le nombre des pièces lourdes amenées sur notre gauche et devant notre centre, tout fait prévoir qu'il va chercher à emporter Salonique de vive force, dans un assaut en coup de tonnerre. Les progrès des Russes en Bukovine, qui déjà mettent la Roumanie en fermentation, l'obligent à en finir au plus vite avec nous.

Sans entrer dans les détails, on peut être sûr que les généraux Sarraïl et Mahon disposent d'assez de troupes et d'artillerie pour recevoir chaudement leurs assaillants. Le sort de Liège et d'Anvers n'attendant pas Salonique, qui ne verra, en fait d'Allemands et de Bulgares, que les prisonniers que nous ferons.

S'il n'y a aucun doute que les Germano-Bulgares vont à un échec devant Salonique, on est en droit de se demander si, en l'attaquant, ils ne vont pas à une catastrophe.

D'impérieuses démarches ont été faites, en effet, ces jours-ci, par les ministres austro-germano-bulgares à Athènes, auprès du gouvernement grec, afin qu'il retire les divisions hellènes stationnées sur les routes que va suivre l'invasion des soldats germaniques et de leurs alliés. Il ne s'agit plus de garantir que les troupes grecques resteront neutres, qu'elles laisseront le champ libre aux combattants ; il s'agit de les éloigner le plus vite et le plus loin possible.

Vienna, Berlin et Sofia sont fixées, de façon irréfutable, sur les sentiments et les dispositions des soldats et des officiers du roi Constantin. Tous les ordres des ministres germanophiles d'Athènes n'empêcheront pas ces officiers et ces soldats de barrer la route à leurs « ennemis héréditaires » s'ils les rencontrent. Sur ce point, certitude absolue... Les fusillades de Korytza et de Guevgueli, le combat de Vestrina, qui date de trois jours et où le canon est entré spontanément en action contre les compagnies bulgares qui avaient osé passer en Grèce parlent plus haut et plus clair que toutes les promesses, fussent-elles royales...

La Grèce obéira-t-elle aux injonctions de Berlin à Sofia ? Retirera-t-elle les troupes qui gardent les provinces conquises et y a deux ans sur le Bulgare et sur le Turc assez loin vers l'intérieur pour que ni Bulgares ni Turcs ne risquent de les rencontrer ? Et les régiments grecs obéiront-ils ? Et si la rumeur qui, dans l'esprit des généraux germano-bulgares, doit emporter en quelques jours les positions franco-anglaises échoue, s'enlise en un siège indéterminable, suffira-t-il de proclamer l'état de siège en Grèce pour y paralyser l'explosion des colères de l'opinion et de l'armée ?

En vérité, jamais partie ne s'est annoncée plus passionnante, avec des atouts plus admirables pour nous que celle-ci... où nos adversaires risquent autant à oser qu'à reculer.

Henri Pozzi

**LE SONNEUR INDÉLICAT**

On a arrêté, à Lyon, un antiquaire de nom de Guttin, en la possession duquel on a trouvé plusieurs tapisseries d'Aubusson ainsi que des meubles et boiseries provenant du trésor de la cathédrale Saint-Jean de Lyon. Ces pièces lui avaient été vendues par un nommé Page, qui était naguère sonneur de la cathédrale.

# "L'Œuvre" Artistique

## GARE AUX STATUES de demain

Je voudrais signaler à ceux de nos lecteurs qui songent dès aujourd'hui aux lendemains de la guerre (et, croyez-moi, ce n'est point la vente de peaux d'ours) un danger qui n'est pas négligeable : l'avalanche de sculpture académico-militaire dont nous sommes d'ores et déjà menacés.

Ce sera un cyclone, comme disait le fin et regretté Jean Dolent. Les statues, réduits au silence pendant la guerre, s'apprêtent à prendre leur revanche. Ceux qui n'étaient pas mobilisés se sont morfondus dans les hangars et les granges qui leur servent d'ateliers ; la terre glaise a séché et durci ; l'ébauchoir s'est rouillé.

Ce sera la course aux monuments : mausolées, pylones, édifices commémoratifs, statues de héros, groupes des fusiliers de Dixmude, statues équestres à glorieux brandis, Saintes-Genèvevies, Jeanne d'Arc, Victoires de la Marne, etc., etc.

Tout cela ne nous inquiéterait pas, si les commandés d'Etat devaient aller aux vrais artistes, à ceux, fort rares, qui ont du souffle, le sentiment de la statuaire décorative et architecturale, la compréhension de la vie de la pierre en plein air.

Par malheur, on (et « on », c'est l'Etat, ses comités, ses commissions, ses incompétences) on s'adresse toujours chez nous aux médiocres, aux arrivistes, aux pistonnés et aux officiels.

L'expérience des dernières années que nous venons de vivre atteste cruellement cette vérité : jamais le véritable mérite — quand il s'est agi de nommer le chef d'un service important, voire un sous-secrétaire d'Etat à l'aviation — ne fut sollicité. C'est toujours le « danseur » qui l'obtient.

Et l'enrageant de la chose, c'est que les hommes de talent, de savoir, sont légion en France ! Seulement ce sont les autres qui se font embaucher.

Que les Salons d'après la guerre soient encombrés de personnages de plâtre bombardant le thorax, cambrant le mollet, et, sous prétexte de figurer des épopées plastiques, dressant un poing vengeur vers le velum du Grand Palais, c'est là un dommage secondaire, car vous n'êtes pas contraint par les lois de vous rendre au vernissage. Mais que ces objets affligeants soient ensuite fixés en matière dure et installés sur les places publiques de la cité ou sous les quinconces de la sous-préfecture, — cela devient plus grave. Et l'on se prend alors à souhaiter, à défaut d'un providentiel iconoclaste, quelque tremblement de terre localisé à la condition expresse, et peu vraisemblable au surplus, que les habitations et les habitants n'en souffrent point.

Remémorez-vous les sculptures déplorables qui offensent déjà la beauté de Paris et la pureté de son ciel léger. Songez à ces pièces mntées, dessus de pendules, chars de vachacaldes et autres, mannequins en redingote de granit qui détruisent l'harmonie et l'équilibre de la grand-ville ; le Victor Hugo de Barrias, amas informe, où les Muses entassées en pyramide évoquent je ne sais quelle apothéose d'opérette et non l'exaltation du poète ; ouvrage d'école, visant au genre noble, redondant et creux. Revenez par la pensée le fada Mussel de la place du Théâtre-Français, à qui la Nuit d'Octobre murmure le mot connu de Foin : « Courage... tu vendras à la maison... » Et le Shakespeare en caleçon de l'avenue de Messine ; et le Ballon capitif (grandeur nature) imposé à Neuilly par feu de Saint-Marceaux ; et l'Armand Silvestre — car celui-là aussi a sa statue ! — du Cours-la-Reine ; et l'Alphand piquant une tête dans les allées de l'avenue du Bois ; et ce Jules Simon qui déshonore par son voisinage jusqu'aux vespasiennes du boulevard ; et la bouffonne nécropole du parc Monceau ; et le Quand même ! des Tuilleries ; et certain Charles Garnier tout gluant d'or ; et le Gambetta flanqué de nourrices, face adéliocieux Arc-de-Triomphe du Carrousel ; et le Chappe avec son échelle sous le bras ; et l'Etienne Dolet garrotté, place Maubert ; et le François Coppée maigrichon, et les deux Pharmaciens en chemise de nuit qui tournent le dos à l'Institut des Sourds-Muets.

Et j'en oublie — ne fût-ce que l'Amiral de Coligny, à demi caché, par bonheur, sous les arcades de la rue de Rivoli.

Pour deux chefs-d'œuvre de Rude (son sublime Maréchal Ney et le bas-relief de l'Arc de Triomphe) ; pour un Barye superbe ; pour deux Carpeaux (la Flore et le Génie de la Danse) ; pour un Dalou (la solide Fontaine de la place de la Nation) ; pour quelques Rodin (le Hugo du Palais-Royal, le Penseur du Panthéon, l'Henry Becque du boulevard de Courcelles) ; pour un Bartholomé (le pathétique Monument aux morts) ; pour deux honorables Frémiet ; pour Henry Bouchard, Jean Boucher, Joseph Bernard ou Boverie ; — que de navets acadé-

miques, de mythologies d'atelier, d'allégories pour palais Dufayel, de Jules Ferrys et de Waldeck-Roussaux, et de compositions chaotiques installées par l'ignare fantaisie des dirigeants en nos squares et nos carrefours !

Voilà, je le crains, l'un des dangers d'après la guerre, si l'on n'y met bon ordre. Qu'un surintendant des Beaux-Arts, chamberé par l'Institut, ainsi qu'ils le furent à peu près tous (à part Castagnary jadis, et, plus près de nous Henry Marcel ou Léon Bérard) apparaisse rue de Valois, porté par une coterie opportuniste ou radicale, et c'en est fait de nos meilleurs emplacements publics. L'Institut et ses disciples, apôtres d'une réaction « pompier » qui ne demande qu'à s'épanouir dès la signature de la paix, envahiront Paris à seule fin de l'enrichir de leurs produits.

Et le navrant, c'est que nous avons, outre Rodin, Bourdelle et les glorieux aînés indépendants, toute une pléiade de jeunes et vigoureux sculpteurs, Maillo, Despiau, Fernand David, Bouchard, et Albert Marque, et Joachim Costa, et Charles Breton, et Abbal, dont il serait d'employer le talent si l'on désire commémorer la « Guerre de trois ans », et nos victoires.

Ceux-là savent ce que doit être la sculpture de plein air. Ils n'ignorent pas l'éloquence d'une silhouette expressive, aux gestes calmes, aux formes simplifiées, aux plans larges et fermes, aux accents nécessaires ; ils savent que la statuaire doit jouer un rôle défini tant par ses arabesques que par son volume en harmonie avec ce qui l'entoure. Ils savent que ce sont les plans généraux et les plans secondaires qui répartissent la lumière comme dans la nature, créant ainsi le mouvement et la vie.

Ils savent que l'ordonnance claire d'un édifice érigé en plein air doit le rendre lisible de loin. Ces principes élémentaires, l'étude passionnée des Grecs et des Gothiques les leur a enseignés.

Verrons-nous un jour la noble République d'Albert Marque se profiler, en dépit de M. Mithouard, sur une pelouse d'un jardin de la Cité ?

Qui sculptera le visage de la Victoire de 1916 ?

Louis Vauxcelles

## LES GOÛTS ARTISTIQUES de Guillaume II

Bien qu'il me répugne un peu de parler de Guillaume II dans la rubrique artistique d'un journal français, je tiens cependant à vous rappeler (et quelques confrères spécialistes, dont M. Auguste Marguillier, ont déjà posé la question) que l'empereur allemand possède indûment un certain nombre de chefs-d'œuvre que nous serons heureux, dès la paix signée, de voir rentrer au bercail de nos musées. Ces justes restitutions compenseront le vol de la Madone d'Hérouville, exilée momentanément au Musée national bavarois, et de la fameuse Vierge de Ligier Richier volée par les Boches à Saint-Mihiel.

La collection personnelle du kaiser, à Berlin et à Potsdam, comprend treize Watteau (parmi lesquels la fameuse copie de l'Enseigne de Gersaint, dont l'original est dans le salon d'un amateur parisien) ; trente-sept Pater, vingt-six Lancret, et des Chardin, des Pesne, des Coppel, des Houdon, des Pigalle, ainsi que le Louis XIV de Mignard et le Richelieu de Girardon.

Ces merveilles de l'art français demeureront-elles longtemps encore dans la maison du Barbare cancéreux ? Patience... Mais, outre ces beaux vestiges de notre passé, qui vinrent au kaiser en héritage de ses aïeux, quels sont les tableaux modernes qu'il a acquis ? On sait qu'il a toujours abondé en prétentions littéraires, musicales, voire picturales, et qu'il prétendait choisir lui-même toiles et statues. En réalité, après avoir subi l'influence de Hugo von Tschuddi, qui, lui, était homme de goût, et acheté pour les musées impériaux des Corot, des Daumier et des Cézanne, il se laissa ensuite dominer par ce ouïste burlesque de Bode, qui l'orienta vers l'art pompier.

C'est ainsi qu'après avoir fait acheter un Lautrec, un Seurat, puis un Signac, un Luce et divers autres néo-impressionnistes de notre société des « Indépendants », il rebroussa chemin, et guidé par le Bode, meubla deux chambres de tableaux français achetés à nos peintres mondains des « Artistes français ».

Ces détails anecdotiques, que peu de personnes en France connaissent méritaient d'être révélés.

Quant à son goût personnel, intime, en voici de topiques attestations : 1° Guillaume II fut un jour l'idée effarante d'ouvrir un concours pour mettre une tête (sic) sur un admirable torse de Praxitèle qui est au musée de Berlin ; 2° il adore et a fait restaurer à neuf la hideuse galerie en hyper-roccoco dite « salle des Coquillages » (les quatre murs garnis de coquillages) qui est au premier étage du château de Potsdam...

## L'Humour boche

On croirait volontiers qu'au pays de la discipline à outrance, où tout le monde marche au pas de l'oe, depuis le vieux bon dieu jusqu'au dernier des facteurs, la caricature n'ait pas osé s'attaquer au kaiser. Erreur. Il ne fut, il n'est pas d'homme qui ait été plus ridiculisé par les satiristes allemands que Guillaume II. Jamais les humoristes français ne se sont payé la tête de nos présidents de République comme les rédacteurs des gazettes illustrées d'outre-Rhin le firent du faciès impérial. Les fameux Sadi-Carnot en bois de Carand'Ache et les Fallières obèses de Jean Weber ou Abel Faivre ne sont que petite bière confrontés aux images de l'Ullé, du Simplificissimus, du Jugend, des Lustige Blaetter et du Kladderadatsch.

Ceux qui s'y sont ingénies avec le plus de roquerie sont Weisgerber, Hans Meid, Théo Heine, Durrer, Schörmann et surtout Gulbransson. Il n'est pas jusqu'au Kikeriki et au Witz viennois qui n'aient, des moustaches hérissées et du regard furibond, fait des gorges chaudes...

Comment le souverain prend-il oela ? Avec assez de libéralisme, convenons-en. Il ne s'est fâché tout rouge que deux fois : lorsqu'un impertinent imagier a eu l'audace de railler son petit bras gauche, et quand un dessinateur bavarois représenta une charcuterie débitant, parmi les « delicatessen », des monceaux de Kaiserfleisch, ce qui signifiait lard, et se traduisait littéralement par « viande impériale ». Ce jour-là, il trouva qu'on était allé un peu loin...

## La question des loyers

Dans quelques jours la Chambre abordera la discussion du projet de loi sur les loyers, dont M. Ignace est rapporteur.

Ce projet ne s'occupe que des questions de résiliations de baux, de réductions ou exonérations de loyers, de délais et paiement, et règle la procédure à suivre devant les commissions arbitrales qu'il institue pour la solution des divers cas.

Le projet n'édicte aucune règle générale, ne crée aucune catégorie de loyers ; il laisse aux commissions arbitrales le soin de statuer pour chaque espèce.

Exclusivement juridique, le projet de la commission a laissé de côté la question des répercussions financières. Par son article 33, il pose le principe de la répartition de la charge résultant des exonérations entre l'Etat, les départements, les communes et les propriétaires, et renvoie à une loi ultérieure la fixation de la part respective de chacun, ainsi que la détermination des mesures d'exécution.

Le ministre des finances, invité à donner son avis sur ce point, a envoyé à la commission du budget une note dans laquelle il expose les vœux du gouvernement.

En voici les conclusions :

1° Il importe de régler, dans la loi même qui fixera les droits et obligations respectifs des propriétaires et des locataires, la question de savoir si et dans quelle mesure l'Etat doit prendre sa part des pertes supportées par les propriétaires.

2° L'intervention de l'Etat doit être réservée au seul règlement des petits loyers et, en particulier, à Paris et dans le département de la Seine, des loyers au-dessous de 600 francs ;

3° La participation de l'Etat doit être subordonnée à une contribution au moins égale des départements et des communes, mieux placés pour assurer un emploi utile des sacrifices consentis par la collectivité ;

4° Enfin, les concours des finances publiques ne sauraient, en aucun cas, couvrir la totalité de la perte supportée par les propriétaires et conférer ainsi à la perception des loyers une garantie qui constituerait en faveur de cette catégorie de revenus un privilège abusif.

C'est dans ces conditions et sous ces réserves qu'il paraît possible à l'administration des finances d'envisager l'institution de caisses de loyers dans les départements et les communes qui seraient disposées à consentir les sacrifices nécessaires.

## AU PARLEMENT

### La propagande française à l'étranger

M. Franklin-Bouillon a entretenu la commission des affaires extérieures de ses démarches pour assurer la collaboration des commissions des deux Chambres en vue de la propagande française à l'étranger.

### Le moratorium

Le ministre de la justice a été avisé qu'il sera prochainement interpellé par M. Jobert sur le moratorium et l'exercice de la saisie-gagerie sur les biens des mobilisés.

### Les « cinq sous » des permissionnaires

M. Blaisot, député du Calvados, vient d'écrire au ministre de la guerre pour lui signaler que les permissionnaires ne touchent pas, à leur retour au front, les « cinq sous » par jour qui leur sont dus pendant leur permission.

M. Blaisot rappelle que, le 16 décembre

dernier, le gouvernement avait promis à la Chambre que les permissionnaires toucheraient leur solde.

### L'aviation

La commission de l'armée de la Chambre communique la note suivante : « C'est à tort qu'il a été dit que la commission de l'armée avait, dans sa dernière séance, voté des conclusions sur le programme d'aviation du printemps. « Elle a poursuivi l'étude de ce programme et elle entendra M. René Besnard demain vendredi. »

### On nous écrit :

#### Propriétaires et capitalistes

Vous avez, dans un récent article, disant le capital en capital-moëllon, capital-papier et capital-commerce, soutenu que le premier ne subirait aucune perte alors que les valeurs mobilières perdraient pour le moins 25 0/0, et les fonds de commerce plus encore. Et vous avez conclu que, des trois formes de capitaux, la première était la moins exposée.

Permettez-moi de signaler l'inexactitude de ce raisonnement.

Il est possible que les valeurs mobilières perdent 25 0/0 pour les placements à taux modérés, beaucoup plus pour ceux à gros dividendes. Ceux-ci sont une spéculation qui comporte ses risques. Les autres remonteront certainement après la guerre et, durant son cours, les coupons en sont régulièrement payés, ce qui est l'essentiel.

Il est possible que certains commerces et industries périclitent. Mais à côté, combien prospèrent ! Tous, après les hostilités, retrouveront leurs bénéfices antérieurs.

Pour le capital dédaigneusement qualifié de moëllon et qui est en réalité le fondement même de la fortune française, il est faux de prétendre qu'il soit intact. Il n'est pas un immeuble qui n'ait perdu 25 ou 30 0/0 de sa valeur. Il serait impossible d'en vendre un à son prix. Certes, après la guerre, cette valeur remontera aussi, mais pas à son chiffre antérieur — celui que beaucoup de propriétaires ont payé en beaux deniers comptants.

Mais, surtout, jamais un propriétaire ne récupérera ses pertes de la guerre. Le petit rentier n'en fait aucune ; les valeurs industrielles et les fonds de commerce peuvent atteindre des bénéfices presque illimités. Jamais la propriété immobilière ne dépasse un revenu net de 6 à 7 0/0. Combien d'années faudra-t-il à un propriétaire pour récupérer les pertes qu'il subit sur ses revenus alors même qu'il pourrait augmenter ceux-ci, la paix signée ? Mais il ne le pourra pas. Les loyers diminueront. Il sera accablé de nouveaux impôts (il est si facile d'atteindre la propriété bâtie, si difficile de la dissimuler et de l'envoyer à l'étranger comme ont fait les « capitalistes-papier »).

Et que sera-ce lorsque le propriétaire — cas le plus fréquent — a son immeuble grevé d'hypothèques dont il doit intégralement les intérêts sans pouvoir se rendre insolvable ?

On a bien tort de s'acharner sur les propriétaires. On prépare une crise terrible dont beaucoup pâtiront qui ne s'en doutent pas et dont bénéficieront peut-être dans quelques années d'avisés capitalistes... boches. Si c'est ce qu'on cherche !

## LA VIE CHÈRE

Les cours, en général sur toutes les denrées, sont restés stationnaires, hier, aux Halles Centrales. Légère augmentation sur les poulets et les oies ; diminution de dix centimes sur le kilo de veau.

VIANDE	
	Le kilo
Pot au feu .....	1,10 à 1,70
Aloyau entier .....	2,00 à 3,50
Veau entier .....	2,20 à 3,20
Epaule de veau .....	2,20 à 2,60
Mouton entier .....	1,70 à 3,10
Gigot .....	2,80 à 3,90
Ragout de mouton .....	1,40 à 1,80
Porc entier .....	2,50 à 3,10
VOLAILLE	
	Le kilo
Poulet .....	4,20 à 4,50
Lapin .....	2,70 à »
Oie .....	2,45 à 2,50
POISSON	
	Le kilo
Cabillaud .....	1,25
Carlet moyen .....	1,75
Congre .....	1,75
Raie .....	1,50
Hareng français (le cent) .....	15,00
Maquereau moyen (le cent) .....	25 à 50
LEGUMES	
Carottes .....	les 100 bottes 50,00 à 80,00
Navets .....	10,00 à 25,00
Poireaux .....	40,00 à 70,00

## Ambulances automobiles

M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, recevra officiellement, aujourd'hui jeudi, à 2 heures et demie, au parc automobile militaire, avenue de Paris, à Versailles, cinquante voitures automobiles sanitaires offertes par le « French Relief Fund ».

## NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec regret la mort de M. Léon Giffert, âgé de vingt-sept ans, rédacteur à l'Agence l'« Information », membre de l'Association des Informateurs Parisiens, décédé au sanatorium Durtol (Puy-de-Dôme), après une longue et douloureuse maladie.

## Nos ciseaux

### Un scrutin qui parle

De l'Intransigeant (M. Léon Bailby) : La Chambre a procédé, hier, à l'élection de son bureau. On nous avait prévenus que c'était là une simple formalité. La confiance des députés envers leurs délégués n'a pas changé. Donc...

Je consulte à l'Officiel les chiffres du scrutin qui ont appelé à la présidence M. Paul Deschanel. Il a obtenu hier 322 voix, 322 suffrages, sur près de six cents députés ? La majorité est faible. L'an dernier, à pareille époque, M. Deschanel avait obtenu 474 voix, la plus forte majorité qu'ait jamais recueillie un président. Ainsi, au triomphe sans précédent a succédé un succès d'estime...

Si M. Deschanel a pu, en une année, perdre, égarer en route cent cinquante-deux suffrages, personne ne saurait se tromper sur les causes réelles de cette déviation. Lorsqu'il prenait possession, l'an dernier, du fauteuil présidentiel, M. Deschanel croyait devoir offrir au Parlement l'encens d'une gratitude bien imprudente. Cette phrase fameuse, qui accuse les moins coupables pour excuser les autres, personne ne l'a encore oubliée : « Si le Parlement avait osé, s'il avait su davantage, la France aujourd'hui s'en trouverait mieux. »

Cet audacieux déplacement des responsabilités était applaudi frénétiquement à la Chambre, mais mal accueilli au dehors. Il avait fourni à l'orateur un bon effet de tribune ; il avait paru lui assurer, dans le petit monde de politiciens dont il est sorti, une popularité assez solide. M. Deschanel peut mesurer aujourd'hui la fragilité des engagements parlementaires...

## L'espionnage en Suisse

De la Gazette de Lausanne :

Il ne se passe presque plus de jour sans qu'on apprenne que les tribunaux militaires ont condamné quelque espion, et il faut bien reconnaître que cette fréquence est de nature à justifier les assertions des journaux des pays belligérants, qui affirment que la Suisse est actuellement un centre d'espionnage de première importance. Un de nos confrères de la Suisse orientale a prétendu, l'autre jour, sans avoir encore été démenti, que la police ne connaissait, actuellement, pas moins de quatre cents personnes pratiquant l'espionnage en Suisse. Si tel est le cas, on peut se demander pourquoi la police laisse continuer tranquillement ce vilain trafic.

Nous sommes en droit d'admettre, écrit-vent à ce propos les Basler Nachrichten, que nos autorités mettent tout en œuvre pour lutter contre ces pratiques qui, nous le reconnaissons volontiers, ne sont pas faciles à découvrir. Cependant, il serait fort utile que les autorités responsables donnassent au public la certitude qu'elles agissent et ce n'est pas par le silence seul que cette certitude peut être obtenue. Notre peuple, qui consent de grands sacrifices pour contenir l'ennemi du dehors, compte aussi que la maison Suisse soit nettoyée des ennemis du dedans. Dans ces temps-ci, l'expulsion d'étrangers indésirables qui abusent de l'hospitalité suisse pour créer des embarras aux autorités, comme aux particuliers, est autant un devoir qu'une mesure efficace de protection de nos frontières.

Dans son ordonnance du 5 août 1914, le conseil fédéral punit d'emprisonnement et d'une amende jusqu'à 20.000 francs celui qui, en territoire suisse, fait un service de renseignements pour le compte d'une puissance étrangère. Si cette disposition a été prise en première ligne dans l'intérêt de notre neutralité, et non pas pour la protection des secrets militaires étrangers, elle n'en confère pas moins aux autorités le droit et le devoir de sévir impitoyablement contre l'espionnage.

Oser dire ce que tout le monde pense, voilà tout le secret de notre succès.

## Deux acteurs qui jouent de bien mauvais rôles

### Au premier conseil de guerre

Deux artistes dramatiques, Micheau et Huguet, ce dernier ayant obtenu certains succès au théâtre Antoine, compareraient hier, comme soldats de la 22<sup>e</sup> section des C.O.A., devant le premier conseil de guerre, sous l'inculpation de provocation à la désertion et tentative d'escroquerie. Huguet, au début du mois de septembre dernier, rencontrant, au café de l'Ambigu, un caporal du 8<sup>e</sup> régiment du génie, en convalescence pour blessure de guerre, le nommé Dujonc, marchand de vins, s'enquit de l'origine de sa blessure et lui demanda s'il voulait être réformé, lui proposant, à la fin de sa convalescence, de le faire hospitaliser à l'hôpital Lariboisière. Dujonc ne dit ni oui, ni non, et les deux militaires se séparèrent après qu'Huguet eût prévenu le caporal qu'il était tous les soirs au café de l'Ambigu. Huit jours après, Dujonc revint au café et Huguet lui renouvela sa proposition. Le 5 octobre, il remettait au caporal un mot pour Micheau, scribe à l'hôpital Lariboisière, demandant l'hospitalisation pour le porteur. Dujonc prit le mot de recommandation, prévint le service de la Sûreté et se rendit à l'hôpital. Il fut aimablement reçu par le scribe, qui pria un médecin, dont il faisait les écritures, d'examiner le caporal du génie et, comme le major n'avait rien trouvé d'anormal dans la santé de Dujonc, Micheau lui remit une fiole contenant de l'iodone Robin, lui disant : « En prenant pendant quelques jours de cette potion, vous aurez de l'emphysème suffisamment pour obtenir d'emblée la réforme. » Puis il demanda une somme de cinq cents francs à titre de provision, en attendant le versement d'une somme égale, exigible après la réforme.

Quelques jours après cette scène, le congé de convalescence de Dujonc étant expiré, celui-ci regardait son dépit, tandis que les agents arrêtaient les deux artistes.

Ils étaient défendus hier, Micheau par M<sup>r</sup> Zévats, et Huguet par M<sup>r</sup> Lemaignier. Le premier a été condamné à deux ans de prison et 50 francs d'amende, le second à six mois et 50 francs.

# NOUVELLES DE LA DERNIÈRE HEURE

## DÉPÊCHES PARTICULIÈRES de "l'Œuvre"

### La situation à Scutari est désespérée

Rome, 12 janvier. — Un télégramme de Scutari à la légation serbe à Rome annonce que la situation à Scutari est presque désespérée. Les vivres font absolument défaut pour nourrir les milliers de femmes, de vieillards et d'enfants, réfugiés de Serbie, qui se pressent dans la petite ville où la plupart doivent coucher en plein air, par un froid atroce. Chaque jour, des centaines de gens meurent dans les rues, d'inanition et de froid. Presque tous les enfants en bas âge sont morts, faute d'aliments.

### Les Autrichiens ont pris le mont Lovcen

Genève, 12 janvier. — On télégraphie de Vienne que les chasseurs tyroliens ont réussi, après un terrible corps-à-corps avec les Monténégrins, à occuper les deux principaux sommets du mont Lovcen, d'où l'artillerie autrichienne aurait déjà commencé à bombarder Cetigne.

Les Monténégrins ont mis hors de service en se retirant les quelques pièces de gros calibre qui restaient sur le Lovcen.

Le combat se poursuit avec acharnement sur les pentes orientales de la montagne où les Monténégrins occupent des positions solidement fortifiées.

### L'avance autrichienne vers Antivari

Scutari, 11 janvier. — Les forces autrichiennes venant de Callaro et de Budna, ont atteint Mitchitz, à douze kilomètres de Antivari, que bombardent les pièces à longue portée de l'ennemi.

Les Monténégrins, soutenus par des contingents serbes, opposent une résistance acharnée à un adversaire près de cinq fois supérieur en nombre.

## AUTOUR DE SALONIQUE

Genève, 12 janvier. — Le correspondant du Berliner Tageblatt à Sofia apprend de source autorisée que la situation, le long de la frontière serbo-grecque, n'a subi aucune modification dans ces derniers temps. Depuis le 12 décembre, les troupes arrêtées à la frontière attendent l'ordre d'avancer.

On signale que les Alliés ont terminé leurs travaux de défense.

Athènes, 11 janvier. — On mande de Salonique que pendant toute la journée, on a entendu la canonnade sur la ligne de Dorian. On pense qu'il s'agit d'un duel d'artillerie.

### L'explosion en Alsace

Berne, 12 janvier. — La Suisse apprend d'un ancien employé militaire à Lorrach (Baden) que la formidable détonation entendue à Bâle le 31 décembre était causée par l'explosion de plus de vingt mille obus de 21 centimètres qui se trouvaient à vingt kilomètres environ d'Altkirch, sur une petite colline éloignée de toute habitation. Huit à dix soldats auraient été tués.

## AU REICHSTAG

La séance du Parlement allemand a été consacrée à des formalités sans intérêt et à des questions secondaires qui n'en offraient pas beaucoup. Il aurait pu en être autrement des questions posées par M. Liebknecht, si les représentants du gouvernement avaient répondu, mais ils ont eu soin de s'abstenir.

M. Liebknecht a demandé des éclaircissements sur le sort des Arméniens, puis sur le sort des populations des territoires occupés, enfin, sur les mesures prises en raison de l'état de siège. Le refus de toute explication opposé par MM. de Stamm et Lewald, directeurs au ministère, n'a pas découragé le député : il a tenté de rattacher à chacune de ses questions des questions complémentaires.

L'insuccès de la seconde tentative était annoncé d'avance par l'échec de la première. Il faut ajouter que cet échec n'était pas imprévu, lui non plus.

### RIMINI BOMBARDE

Rimini, 11 janvier. — Aujourd'hui, dans l'après-midi, quatre avions autrichiens ont survolé Rimini et lancé des bombes. Il n'y a eu aucune victime, les dégâts matériels sont légers. Un des avions a été abattu par l'artillerie anti-aérienne de la marine et est tombé à la mer.

FEUILLETON DE L' "ŒUVRE"  
du 13 janvier 1916.

53

## La Poilue

PAR

Une PREMIÈRE de la rue de la Paix

DEUXIÈME PARTIE

XXIX

Jean se prépare à partir

Et les hommes, pris de cette même frénésie qu'ont les femmes lorsqu'elles fouillent dans les coupons un jour de solde, palpaient, soupesaient les objets avec l'envie de les acheter tous. C'était leur vrai trousseau qu'ils choisissaient aujourd'hui ; et qu'ils le choisissaient donc amoureusement !

Lina comme une petite fille bien sage, mais qui a le cœur gros de n'être pas du jeu, attendait sur sa chaise que Jean eût fini ses achats. Par habitude, elle

## Troupes serbes à Corfou

Athènes, 12 janvier. — Les ministres des puissances alliées ont remis la note suivante au gouvernement hellénique :

« Les gouvernements alliés ont chargé leurs représentants à Athènes d'exposer au gouvernement hellénique qu'ils considéraient comme un devoir de stricte humanité de transporter le plus tôt possible une partie de l'armée serbe sur un point voisin de la côte albanaise où elle se trouve actuellement, afin de sauver ces soldats héroïques de la famine et de la destruction ; après une étude minutieuse des conditions dans lesquelles cette évacuation devait être réalisée, les gouvernements alliés ont reconnu que seule l'île de Corfou pourrait offrir les facilités nécessaires au point de vue de la santé des troupes serbes, de la rapidité et de la sécurité du transport ainsi que des commodités du ravitaillement ; ils ont pensé que la Grèce ne saurait s'opposer au transfert à Corfou des Serbes qui sont ses alliés et qui ne feront qu'un bref séjour dans cette île où la population les accueillera certainement avec la sympathie qui leur est due. Il ne s'agit à aucun degré d'une occupation ; toutes garanties ont été données à ce sujet au gouvernement hellénique, aussi bien pour Corfou que pour les autres parties du territoire grec dont les troupes anglo-françaises ont dû se servir momentanément depuis le commencement de la guerre actuelle. »

D'autre part, une dépêche de Corfou, 12 janvier, annonce qu'un navire de guerre français a débarqué, ce matin, un détachement de troupes dans l'île, afin d'y préparer l'arrivée des troupes serbes.

## Les Russes enlèvent des tranchées

### Communiqué russe

Pétrograd, 12 janvier. — Front occidental. — Entre Olay et Weik un détachement d'Allemands a tenté de franchir un cours d'eau, mais il a été dispersé par le feu de nos postes de garde.

Nos éclaireurs ont effectué de vigoureuses reconnaissances près du lac de Kanger en avant de Tchouk et à l'est de Plankanen au cours desquelles ils ont engagé avec l'ennemi, supérieur en nombre, des corps-à-corps qui se sont terminés constamment à notre avantage.

Nos éclaireurs, dans la région du chemin de fer de Ponevje ont coupé deux rangs de réseaux de fils de fer et ont délogé les Allemands des tranchées à l'aide de grenades à main.

Sur le reste du front aucun changement.

### LES RESSOURCES DES RUSSES

Londres, 12 janvier. — Le correspondant du Times télégraphie du front sud-ouest des armées russes :

« Trois ou quatre millions d'habitants de la Galicie ont émigré vers l'Est pendant la retraite des Russes ; ils ont été conduits en lieu sûr au delà des armées du Sud-Ouest par les soins et la prévoyance de l'état-major du général Ivanoff. »

« Ainsi, la Russie a reçu près de deux millions de nouveaux ouvriers, auxquels il faut ajouter les prisonniers de guerre. Grâce à eux, les industries et l'agriculture sont florissantes, alors que chez les ennemis se manifeste un manque de main-d'œuvre. »

« Parlant des ressources inépuisables de la Russie, le général Ivanoff déclare que la Russie peut continuer la guerre aussi longtemps qu'elle le voudra. »

« Nos services techniques s'améliorent constamment, dit le général, et notre production de munitions aura doublé en un an. Peu importe que la ligne de batailles s'étende, car l'issue de la guerre sera décidée non pas par l'occupation de territoires, mais bien par la destruction des armées et des ressources de l'ennemi. »

### LE LUXEMBOURG MEGONTENT DE LA SOUVERAINÉ

Genève, 12 janvier. — On mande de Luxembourg qu'à la séance d'ouverture de la Chambre luxembourgeoise, le gouvernement a maintenu son ancien programme et que la Chambre, s'est prononcée contre le gouvernement par 26 voix contre 25.

Avant la séance, deux députés du bloc d'opposition ont jeté les fauteuils du gouvernement par la fenêtre.

## L'ÉVACUATION DE GALLIPOLI

### Rapport officiel du général Munro

Londres, 12 janvier. — Officiel. — Le général sir Charles Munro rapporte que les Turcs tentèrent, le 7 janvier, une violente attaque contre les lignes britanniques du cap Helles. Ils bombardèrent sans interruption, de treize heures et demie à quinze heures, et d'une façon particulièrement intense entre quinze heures et seize heures, et ils dirigèrent une violente fusillade. Puis, à seize heures, ils firent éclater deux mines près de Western-Birdcage et de Fusilier-Bluff. Enfin, un quart d'heure plus tard, ils mirent baïonnette au canon, tout le long du front britannique.

Nous apercevions les officiers turcs, essayant apparemment de lancer leurs troupes à l'assaut ; mais ils n'y parvinrent qu'en face de la Fifth-Avenue et du Fusilier-Bluff. Ils furent complètement repoussés par un bataillon de Saffordshire, qui leur infligea de fortes pertes en tués et blessés.

Les aviateurs rapportent que, sur le flanc gauche, le tir des pièces de marine fut pointé d'excellente sorte et que les Turcs durent subir des pertes considérables.

La nuit du 7 au 8 fut belle. L'évacuation et les opérations se poursuivirent dans le calme et avec succès.

La journée du 8 fut également belle, avec un bon coup de vent jusqu'à seize heures. A ce moment, le temps devint subitement fort mauvais et, à vingt-trois heures, le vent atteignait une vitesse de 35 milles à l'heure.

A partir de minuit, on pouvait tout juste employer les jétées et les chemins, mais il était impossible de procéder à l'embarquement des troupes à bord des contre-torpilleurs, le long des navires collés près de la plage, parce que la mer emportait les passerelles les reliant à la terre.

La plage de Gully, l'embarquement fut impossible. Un chaland s'y échoua et les troupes durent aller à pied jusqu'à la plage pour s'embarquer.

En dépit de ces difficultés, le programme fut exécuté aux deux plages W et Y, à deux heures et demie, et les troupes de la plage de Gully ainsi que tous les détachements du service des plages étaient embarqués à quatre heures du matin.

Un sous-marin ennemi fut signalé vers vingt et une heures au large du cap Helles.

L'artillerie turque n'avait presque pas tiré de toute la nuit.

Lorsque l'évacuation fut terminée, tous les entrepôts d'approvisionnement furent incendiés simultanément par le moyen d'un cordon Bickford. A ce moment, les Turcs lancèrent des feux rouges tout le long de leur ligne et bombardèrent violemment nos plages et les tranchées de seconde ligne.

Les feux rouges continuèrent pendant une heure et demie et le bombardement se poursuivit jusqu'après le lever du jour.

La marine française, qui nous a grandement aidés pour embarquer nos bêtes, a exécuté de son côté l'embarquement des contingents français.

## La Kultur se propage en Chine et au Mexique

L'agitation révolutionnaire qui se manifeste en Chine et au Mexique a été reconnue et démasquée officiellement par les gouvernements japonais et américain, comme jomenteée par la diplomatie allemande, appliquée à créer des embarras au Japon et aux Etats-Unis. De là, l'intérêt des faits signalés par les dépêches suivantes, faits qui ne sont ni les premiers, ni les derniers du même ordre :

Hong-Kong, 12 janvier. — Le 10 janvier, des Chinois armés ont attaqué et pillé le bureau de douanes de Lung-sun-hu et de Shatan, près de la rivière Shun-chun, tuant plusieurs personnes.

New-York, 12 janvier. — Le consul anglais de Chihuahua a télégraphié au consul d'El-Paso que dix-sept personnes, qui, toutes, seraient américaines, ont été attaquées dans un train, à 50 milles à l'ouest de Chihuahua, par des bandits mexicains qui les ont dépouillées de leurs vêtements et les ont ensuite tués.

### ARRIVÉE DE REFUGIÉS

Chambéry, 12 janvier. — Cinq cents réfugiés sont arrivés en gare de Chambéry pour être répartis dans toute la Savoie.

## Comment on vit en Hongrie

Copenhague, 12 janvier. — Une personne digne de foi, et très au courant des questions économiques, donne, à son retour de Hongrie, les précisions suivantes sur les prix des vivres évalués en couronnes, la couronne valant 1 fr. 05 :

La viande de bœuf ordinaire coûte présentement de 6 à 8 couronnes le kilo, au lieu de 2 à 3 couronnes avant la guerre ; le foin, 12 couronnes au lieu de 5.

Au contraire, la viande de porc — exception unique — a dernièrement baissé de prix, passant de 6 couronnes et 6 cour. 50 le kilo à 5 et 5 cour. 50. Cette baisse provient, assure-t-on, de l'importation de Serbie des porcs que les paysans serbes n'ont pu emmener devant l'invasion. Il est bon de noter qu'avant la guerre la viande de porc se vendait de 2 couronnes à 2 cour. 50 le kilo.

Le lait devient de plus en plus rare. Des cartes sont distribuées pour l'alimentation des enfants au-dessous de deux ans. Les familles qui consommaient normalement de trois à quatre litres de lait par jour en sont réduites à un litre ou un litre et demi. Cette pénurie provient de l'abatage de nombreuses vaches pour suppléer à l'insuffisance de la viande de bœuf.

Le beurre qui coûtait 4 couronnes le kilo a doublé de prix ; 8 couronnes.

Le riz, qui se vendait de 0.50 à 0.70 le kilo en 1914, vaut au minimum 3.50.

Les haricots et les pois ont passé de 0.30 et 0.35 à 0.60 et 0.70.

En ce qui concerne la farine, les prévisions gouvernementales se sont trouvées en défaut, la consommation s'étant accrue en proportion du renchérissement des autres denrées alimentaires. Du jour où la viande et les légumes secs ont atteint des prix inabordable pour les petites bourses, les Hongrois ont mangé d'autant plus de pain et d'entremets. On a dû mêler de la fécule de pommes de terre à la farine de froment, et l'on commence à consommer de la farine de maïs. On attend avec impatience le blé de Roumanie lorsque le dégel du Danube en permettra le transport.

Les trois farines employées en Hongrie sont : celle destinée aux mets fins, 0.95 le kilo (il n'en reste que de faibles quantités) ; 2° la farine de cuisine, de qualité inférieure, employée par les classes pauvres à la fabrication des entremets, 0.65 le kilo, mélangée de fécule de pommes de terre et de farine de maïs ; 3° la farine de pain, 0.52 le kilo.

Le pain, de qualité médiocre et chargé d'eau, coûte 0.96 le kilo. Les cartes de pain n'existent pas en Hongrie, par suite de l'opposition parlementaire.

### VAPEURS ANGLAIS TORPILLES

Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Fraquair, de 513 tonnes, a été coulé ; l'équipage serait sauvé.

D'autre part, on télégraphie de Marseille que le Mossoul, des Messageries Maritimes, est arrivé hier dans le port, venant de Malte et Salonique et ayant à bord le capitaine Chebster et vingt hommes de l'équipage du vapeur anglais Glendyle, qui a été torpillé sans avertissement. Cette attaque a coûté la vie à dix hommes de l'équipage, trois Anglais et sept Chinois.

Un vapeur a recueilli les survivants et les a conduits à Malte, où ils ont pris passage sur le Mossoul.

### DEUX VAPEURS ITALIENS COULÉS

Rome, 12 janvier. — Le 6 janvier, le vapeur réquisitionné Brindisi, de 541 tonnes nettes, et le 8 du même mois le vapeur armé Citta-di-Palermo, de 1.052 tonnes nettes, ont heurté une mine dans l'Adriatique inférieure et ont coulé.

Dans ces deux malheureux accidents, des secours rapides et habilement organisés ont permis de sauver la presque totalité de l'équipage et des personnes qui se trouvaient à bord du Citta-di-Palermo, l'équipage tout entier du Brindisi et plus de la moitié des personnes étrangères embarquées sur ce vapeur.

### COMMUNIQUE BRITANNIQUE

Nuit calme. Aujourd'hui, grande activité de l'artillerie de part et d'autre vers Hulloch et Ypres. Notre artillerie, secondée par nos mortiers de tranchée et nos grenadiers, s'est montrée particulièrement efficace près d'Armentières et de Saint-Eloi.

### COMMUNIQUE BELGE

Sur tout le front de l'armée belge, on signale de l'activité de l'artillerie de part et d'autre, tout particulièrement dans la région au nord de Steensstraete.

## La conscription à la Chambre des Communes

La séance a été précédée de deux faits très importants : le groupe irlandais renonçant à toute opposition a décidé de ne pas voter contre la loi, de sorte que l'opposition des 105 se trouve réduite à moins de 50 obstacles ; les ministres travaillistes ont retiré leur démission.

M. Griffith, libéral, dit : « A l'heure actuelle, il faut mettre de côté toutes les traditions de parti et n'avoir en vue que les intérêts de la patrie. (Vifs applaudissements.) L'Angleterre combat toujours pour son existence ; le péril n'est pas encore conjuré. Les hommes qui seront appelés par la conscription sont nécessaires pour délivrer l'Europe de la tyrannie allemande. »

M. Asquith dit que la Grande-Bretagne ne peut jouer son rôle dans cette guerre que si la Chambre adopte le bill, qui donne le moyen d'obtenir les combattants nécessaires d'une façon urgente.

### MORT DU FRÈRE DE PIE X

On annonce de Mantoue la mort du frère du pape Pie X, M. Angelo Sarto, décédé à l'âge de soixante-dix-neuf ans, à Grazie, petit village où il était titulaire de la recette des postes.

### INCENDIE RUE MARCADET

Un incendie, dont les causes sont encore inconnues, a détruit, la nuit dernière, la pâtisserie bruxelloise, sise 172, rue Marcadet. Par suite de ce sinistre, plus de cent personnes sont réduites au chômage. Il n'y a pas d'accident de personnes ; les dégâts sont évalués à 150.000 francs.

## COURRIER DES THÉÂTRES

### Cet après-midi :

Opéra, à 2 h. 30, la Favorite, le Chant de la Cloche, Mademoiselle de Nantes, Guillaume-Tell (2<sup>e</sup> acte) ; Comédie-Française, à 1 h. 30, Polyphème, le Voyage de M. Perrichon ; Opéra-Comique, à 1 h., Werther, les Cadavres de Noël ; Odéon, à 2 h., le Misanthrope, les Nocivores ; Trionon-Lyrique, à 2 h. 15, les Noces de Jeannette, Galathée.

Même spectacle que le soir : à 2 h., au Châtelet et à l'Apollon ; à 2 h. 15, aux Bouffes-Parisiens, chez Réjane et à Cluny ; à 2 h. 30, à la Gaîté-Lyrique, au Vaudeville, au théâtre Antoine, à l'Athénée, à la Renaissance, au théâtre Sarah Bernhardt, aux Capucines, aux théâtres Michel et Albert 1<sup>er</sup>, à Déjazet, dans les music-halls, cafés-concerts et cirques ; à 3 heures, au Grand-Guignol.

Comédie-Française, 8 h., Une Chaine ; Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, Cyrano de Bergerac ; théâtre Sarah-Bernhardt, 8 h., l'Affaire ; Trionon-Lyrique, 8 h. 15, le Barbier de Séville ; Ambigu, 8 h. 15, Sherlock Holmes.

Gaité, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ? ; théâtre Antoine, 8 h. 15, La Belle Aventure ; Apollo, 8 h. 15, La Cocarde de Mimi Pinson ; Renaissance, 8 h. 30, La puce à l'oreille ; Palais-Royal, 8 h. 30, Il faut l'avoir ; Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, Kiki ; Variétés, 8 h. 30, Mademoiselle Josette ma femme ; théâtre Réjane, 8 h. 30, Madame Sans-Gêne ; Gymnase, 8 h. 45, les Deux Vestales ; Capucines, 8 h. 15, En franchise, Oh ! Pardon ; Vaudeville, 8 h. 15, Cabiria ; Cluny, 8 h. 30, les Femmes collantes ; Déjazet, 8 h. 45, Les Fiancés de Rosalie ; Grand-Guignol, 8 h. 45, Le Mystère de la Main noire ; Folies-Bergère, 8 h. 30, Jusqu'au bout ; Scala, 8 h. 30, Taisez-vous, méfiez-vous ! ; Cigale, 8 h. 30, La Perle de Séville ; Olympia, 8 h. 30, Pierrot's Christmas ; Concert Mayol, 8 h. 30, Madame Bou-Dou Ba-Da Bouh ! ; Alhambra, 8 heures 30, attractions ; Eldorado, 8 h. 15, Ponchou, roi des dentistes ; Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, Un Bouchon ; Gaîté-Rochecourt, 8 h. 30, C'est Mimi ; Nouveau-Cirque, 8 h. 30, Antonio Torador ; aux Quat'Z'Arts, La Marche à l'Étoile ; au Moulin de la Chanson, à la Pie qui Chante, à la Chammière et au Cabigi, à 8 h. 45, revues et chansonniers.

Le gérant : ANTOINE KLEYNTJENS.

Soc. Anon. des Imp. WELHOFF et ROCHU, 16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris. E. ARCEAU, directeur.

s'était d'abord approchée du comptoir pour lui donner son avis comme lorsqu'il achetait une cravate ou des gants, mais devant ces objets insolites, ces lourds godillots surtout, qu'eût-elle pu lui dire, sinon qu'ils lui faisaient l'effet d'instruments de torture et que, rien qu'à les regarder, elle se sentait déjà les pieds endoloris... Mais lui le brandissait triomphant :

— Sont-ils jolis et souples !... Ah ! on peut en bouffer des kilomètres avec ça !

Un homme d'une quarantaine d'années, aussi émerveillé que Jean, voulait absolument faire partager son désir à sa compagne, une longue jeune femme blonde aux beaux yeux mélancoliques.

De force, il lui mettait dans les mains les brodequins magiques en répétant :

— Pèse-les ! non, mais pese-les !... une plume !

Puis éclatant de rire :

— C'est étonnant, ça me rappelle ma première communion... la joie que m'ont donnée ce jour-là mes premières bottines vernies...

La jeune femme dit tendrement :

— Que tu es enfant, mon grand !...

— Non... non, je t'assure ; tiens, je me souviens, je grimpais sur la comode pour voir miroiter mes pieds dans la glace qui était au-dessus et, quand je me suis agenouillé à l'autel, au lieu de

me recueillir comme me l'avait si bien recommandé le brave curé, je pensais tout le temps : « Sacré matin ! dans cette position-là, le bon Dieu ne verra que la semelle de mes belles bottines... » Et tu vois, je n'ai décidément pas de veine avec les souliers qui me plaisent ; tu ne regardes même pas ceux-ci... Fais au moins comme le bon Dieu, regarde les semelles...

— Mais si, mon chéri, je les vois !... ils sont... ils sont superbes... seulement ne plaisante pas la religion, tu sais que ça me fait de la peine à l'heure où je tremble tant...

Lina sourit.

Cette histoire lui rappelle le drame de sa première communion, à elle aussi... et quel drame, mon Dieu ! Rien qu'en y pensant, elle frissonne encore... Comme la maîtresse d'école, une vieille demoiselle revêche, avait intimidé qu'il ne serait pas décent de se présenter devant le bon Dieu avec des cheveux à la chien, ne voilà-t-il pas que, pour faire tenir relevée la frange de sa fille, Mme Martin avait imaginé de l'asperger d'eau sucrée !... un vrai sirop, si bien qu'un cortège bourdonnant de guêpes affolées de gourmandise avait suivi Lina jusqu'à l'église.

L'une d'elles, plus effrontée que les autres, s'était même faufilée dans le saint lieu.

Et la pauvre Lina, transie de peur, en avait perdu le fil de toutes ses prières... Bien pis... au moment de recevoir la sainte communion, au lieu de demander à Dieu la remission de ses fautes, elle avait dit avec ferveur : « Ah ! bonne Sainte Vierge, mère du petit Jésus tout-puissant, faites que la méchante bête ne me pique pas. »

Et, en avalant l'hostie, croyant soudain entendre la guêpe, elle avait failli s'étrangler !...

Le reste du jour, grâce au festin copieux, aux pétards à surprise placés dans le verre de chaque invité, à la flûte de champagne pétillant avalée au dessert, le sentiment de son indignité ne l'avait pas trop tourmentée ; mais, la nuit, elle rêva qu'elle était possédée du démon ; un diable ressemblant à s'y méprendre au bougnat du coin, la secouait par un bras au-dessus du brasier infernal. Et les nuits d'après, ce fut pareil ; seule la tête du démon changeait ; tantôt il ressemblait au concierge, tantôt au boucher...

Une petite camarade dont la grand-mère était chaisière à l'église des Batignolles lui avait conseillé :

— Avoue tout à Mademoiselle, peut-être qu'elle te fera pardonner...

Lina, rassemblant tout son courage s'était donc confiée à Mademoiselle et Mademoiselle lui avait dit :

— Toutes les fois que ton révérend tourmentera le jour, tu t'agenouilleras à la minute, quel que soit l'endroit, excepté dans la rue ; tu diras une dizaine de ton chapelet, tu baiseras sept fois la terre en priant : « Bonne Sainte Vierge, pardonnez-moi. » Et dans une semaine, je te conduirai à confession. Fasse la grâce du Ciel que M. le vicaire te donne l'absolution.

Et Mademoiselle pour achever de la rassurer avait ponctué :

« Tu es presque en état de péché mortel. »

La pauvre Lina, qui le jour n'avait en tête d'autre souci que son cauchemar de la nuit, passait la moitié de son temps à déchirer ses bas et ses lèvres au hasard de ses genuflexions et de ses baisers à la terre. Et le soir si redouté de la confession étant venu, c'est en claquant des dents et d'une voix inintelligible que, d'un seul trait, elle avait confessé son abominable faute pour, à peine la dernière syllabe prononcée, voir, dans un cercle criblé de mille étincelles multicolores, lournoyer le confessionnal, M. le vicaire, l'église et elle-même tandis que sa tête faisait : « Boum » contre le grillage sacré...

(La suite à demain)